

Pages de salut

Jean-Claude Boudreault

Numéro 87, automne 2000

Lire de la fiction

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14691ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boudreault, J.-C. (2000). Pages de salut. *Moebius*, (87), 31–40.

JEAN-CLAUDE BOUDREAU

Pages de salut

À plusieurs reprises le suicide m'avait effleuré l'esprit, mais chaque fois une lueur, un fait nouveau avait surgi, comme venant d'ailleurs. Aujourd'hui, j'allais en finir une bonne fois pour toutes. Je ne savais pas encore comment mais je trouverais.

Par quel hasard je franchis la porte de la Librairie Économique, commerce administré par d'ex-suicidés mais aussi sans doute par de futurs...? Une chose sûre: j'étais là.

En voyant la caissière, son regard terne, presque absent malgré un sourire engageant, je crus être devant la raison sociale de l'établissement. Je n'osai la fixer de peur de la voir sombrer. Je dis sur le ton le plus neutre: «Les affaires vont rudement bien, on dirait...»

La croissance commerciale de l'établissement m'avait frappé. J'étais venu cinq ans plus tôt, il devait y avoir quatre fois moins de livres. «Oui, les gens donnent beaucoup. Nos volumes ne sont pas chers», répondit la caissière d'une voix automatique qui ne cherchait surtout pas à plaire.

Je n'allongeai pas la conversation, je me connais, j'allais gaffer. Je risquais de demander sans crier gare: «Et votre dernier suicide remonte à quand?» Alors, je tournai la tête vers les rayons sans rien ajouter. J'étais parti, je m'effaçais. Je venais de couper court au lien verbal pour emprunter un air connu de client qui cherche son dû.

Je marchai entre les étagères, me sentant menu à côté des rayons qui me dépassaient bien d'une cinquantaine de centimètres, ne sachant trop vers quelle section me diriger. Tout avait été classé par thèmes, genres, styles. Se côtoyaient les romans de poche, les livres de

psychologie, les best-sellers, le théâtre, les dictionnaires, le livre québécois, et bien d'autres genres.

Depuis des années, j'avais moins le cœur à lire, alors pourquoi venir dans cette librairie?

Me frappa la place appropriée qu'occupaient les volumes sur les rayons. Rien ne traînait. N'importe quel titre pouvait être demandé. Si on l'avait en magasin, quelqu'un se dépêchait d'aller vous le chercher. C'est ce que je compris en espionnant quelques conversations avec la clientèle.

Je notai qu'on maniait les livres avec beaucoup de précaution. Avec un soupçon de tendresse. Moi qui, à quatorze ans, avais lu sans relâche, qui avais fréquenté toutes les bibliothèques de la région et les librairies les plus achalandées avec une sorte d'ébahissement, je me trouvais au centre de ce que j'avais aimé le plus: un étalage ingénieux, un déploiement inventif.

Je saisis la dynamique du lieu comme si elle se révélait à moi. On aurait dit que les membres actifs de l'Association de prévention du suicide considéraient le livre usagé comme un rescapé, une sorte de déchet récupérable. C'était un ex-suicidé qu'ils re-dynamisaient. Plus j'observais les employés vaquer à leur occupation, plus cette révélation devint une évidence. Un rituel auquel je me devais de participer.

Je les regardais prendre un livre et le redresser. Ils opéraient sans le brusquer, en déplaçant délicatement tous les autres. Avec une sorte d'empathie et de mesure que l'on aurait observées des heures et des heures, sans se lasser. C'était presque une danse, un ballet pour la main, une relation intime, permissive, lente et grave. Sans heurt, on manipulait l'œuvre. On glissait l'index sur la jaquette, la coiffe, le mors. On le feuilletait, on s'affairait à relire une ligne, un paragraphe. Puis on le posait à l'endroit choisi qui serait le sien jusqu'au jour où quelqu'un le sélectionnerait et l'emporterait.

Je sentais ici le respect du torturé comme rarement je l'avais ressenti. J'avais envie de fureter sans qu'on me voie. Je savais que je n'allais pas repartir sans emporter un livre, sans choisir un auteur. Mais lequel? Je devais trouver un exemplaire imprégné de l'esprit du lieu.

Comme on va voler sa part de forêt-noire pour la déguster ailleurs. Lentement et longuement. C'est cette œuvre que je voulais acheter. J'étais prêt à donner mes quatre dollars en poche, ma fortune, pour cette pièce rare.

Et je bouquinai, attiré vers les romans d'action, de science-fiction et d'horreur. Je lisais l'endos, une phrase au hasard, et remettais l'ouvrage à sa place. Parfois, je regardais le prix pour constater qu'avec mon argent, je pouvais m'offrir seulement un livre sur deux.

Le hasard fit que je me trouvai devant la section des livres québécois. Un plein mur, sûrement mille livres, quatre cents auteurs. Beaucoup que je ne connaissais pas. J'en reconnus quelques-uns que j'avais été obligé de lire dans ma jeunesse. Tiens, *La fille laide* de Thériault que j'avais adorée parce qu'elle me ressemblait comme une sœur. Tiens, *Le plat brisé* de Gérald Lescarbeault, un copain d'enfance. Son œuvre était là.

Je trouvai dans *Le plat brisé* un passage qui m'atteignit de plein fouet: «Il suffit parfois d'un livre ou d'un bibelot, rangé à un millième de pouce de sa place habituelle, pour créer une catastrophe. On engendre les conflits en fertilisant les petites erreurs.» Je remis le livre avec précaution à l'endroit où je l'avais pris. Je n'avais aucune envie de me tourner vers un passé sans avenir.

Je pris un recueil de contes et de nouvelles, dont je n'avais jamais entendu parler: *L'homme qui va...* de Jean-Charles Harvey. Dans ma tête, un vague souvenir prit forme. C'était l'auteur du célèbre roman, *Les demi-civilisés*, lequel exprimait une critique sociale si insolente qu'il avait dû démissionner de son poste de rédacteur en chef du journal *Le Soleil* de Québec, à cause de la polémique engendrée par son livre. La plus haute autorité religieuse l'avait interdit sur tout le territoire.

On sait que la littérature ne fait pas vivre son homme. Avec ce livre, elle l'avait poussé sous zéro en quelque sorte. Sous le quatre dollars qui lui restait en poche, si l'on peut dire. Je me permis de rire de lui à travers le temps, les âges, de rire d'un événement qui avait eu lieu il y a plus de cinquante ans. Quelle blague! Jusqu'où doit-on s'immoler pour être lu!

Et ce rire me fit le plus grand bien! Je sentis une détente, une forme de retournement.

Heureusement que j'avais pu éviter que la littérature ne me prenne à dix-neuf ans. J'y avais consacré deux ans de ma vie avec pour seul résultat deux pages quasi parfaites. Une par année. J'avais brouillonné, chiffonné, jeté, rebrouillonné, rechiffonné, rejeté. Combien d'arbres abattus juste pour mes égarements littéraires? À la fin, j'avais tout déchiré après avoir signé un contrat avec la Global Insurance Co.

Sur la couverture de *L'homme qui va...*, un homme seul, vu de dos, qui avait l'air de s'éloigner du lecteur comme s'il renonçait au dialogue. C'était moi. Cela me ressemblait. Je me reconnus. C'était ma démarche large et décidée, mon reniement, mon insoumission, ma défection.

Je l'ouvris. Le livre avait été imprimé soixante-seize ans plus tôt et les pages n'étaient même pas séparées. Je me rappelai ce temps, déjà loin, où les feuilles des livres devaient être libérées par le lecteur. Je n'en revins pas: ce recueil avait passé trois quarts de siècle sans que personne ne le lise jamais ni le jette à la poubelle. Comment était-ce possible?

Il n'y avait qu'une seule et unique explication: ce livre m'était destiné. Il avait été écrit pour moi. Il fallait que je commence à le lire ce même samedi, tout de suite, car un message personnel devait s'y trouver. Je le pris, me dirigeai vers la sortie et le remis à la caissière avec une esquisse de sourire heureux:

— Six dollars, me dit-elle.

— Pardon? Combien?

Je devins aussi grave qu'un pendu au bout de sa corde.

— Six! Ce livre est ancien. Il en vaut bien six.

— Oh!... c'est que je n'ai que quatre...

— Ah!... Je comprends. Bon, donnez-moi trois dollars, me dit-elle après un court instant de réflexion, sur un ton expéditif.

— Pourquoi ne prenez-vous pas mes quatre...? Je suis prêt à vous les laisser pour *L'homme qui va...*

— Payez-vous un café... Sans café, on est si peu de chose, vous savez!

Je n'aime généralement pas afficher mes manques. Là, c'était trop tard. Je préfèrai ne rien répondre. Je sentis dans son regard une pointe de fraternité qui me fit du bien. Elle se paya et me remit le dollar restant.

Je m'emparai du coupe-papier sur le comptoir, un petit couteau en plastique à la lame ébréchée. Devant elle, je libérai toutes les pages. Je le fis avec une frénésie que je ne me connaissais pas. Depuis des mois, mes gestes étaient des mouvements retenus et lents, exécutés à contrecœur, et là je me donnais en spectacle avec un mauvais coupe-papier devant une caissière revêche et attentive. Cela me prit presque vingt minutes avant de dégager toutes les feuilles. J'avais le sentiment de produire une action exclusive que personne n'avait réalisée et n'accomplirait après moi.

Je fus surpris de lui confier:

— Ce livre a été écrit juste pour moi.

— C'est vrai?

— Oui! après soixante-seize ans d'attente... imaginez ce que cela va être! Ce bouquin a trois fois mon âge!

Elle eut l'air de comprendre. Je sortis de la librairie, cherchant l'endroit idéal pour commencer à lire. Au premier casse-croûte, j'entrai. Je demandai le prix d'un chocolat chaud – un dollar! –, en commandai un et m'assis à une table retirée pour dévorer ma trouvaille.

Je lus la première nouvelle, «L'homme qui va...». Le recueil lui avait emprunté son titre. Une histoire d'amour sans importance et sans lendemain. La seconde était un conte: «Tu vivras trois cents ans». Il s'agissait d'une négociation avec la Mort dans laquelle Lazare Pernelle, trente-trois ans, sortait gagnant avec une potion magique qui lui permettrait de garder le même âge durant trois cents années. Pas une minute de plus.

J'arrêtai ma lecture un moment pour revivre mentalement à ma manière la négociation de Lazare Pernelle. Entrevoir l'heure exacte de sa propre mort ne m'était pas une idée étrangère.

Le titre du troisième texte: «Le revenant». Il s'agit de la rencontre du grand écrivain Louis Hémon et de son personnage principal, Maria Chapdelaine. Cette dernière lui démontre que sa vie à Péribonka a été une plus grande réussite que la sienne à Brest.

Quelle révélation! Quel juste revers des choses: voir un personnage mettre en boîte son géniteur. C'était sans s'y tromper la victoire de l'imaginaire sur la vie. Je sentis là une certitude. Je la relus. Plus je réfléchissais, plus j'avais le sentiment d'y trouver une vérité incontournable.

Je ne savais plus quelle nouvelle lire ensuite. Je feuilletais le livre machinalement quand je constatai que l'œuvre possédait à la fin cinq pages blanches. Pourquoi ces pages? Pour qui ces pages? J'eus l'impression que leur justification se trouvait en moi. Afin de vérifier mon intuition, je sortis d'une poche un stylo à bille, en collai la pointe contre le haut de la feuille, et je vis se former sous mes yeux un titre: «L'homme qui sait».

Et tout le reste fut écrit d'un trait comme si j'étais habité par une histoire. Tout coula d'un seul jet, sans rature.

L'homme qui sait

Un jour, le hasard me conduisit devant le plus illustre connaisseur de notre planète. Son nom n'a pas d'importance pour le moment. Il était venu vers moi un samedi après-midi tel un fou du roi. Voici les circonstances de notre rencontre.

J'étais occupé à lire dans un casse-croûte. Je ne l'avais pas vu ni reconnu, mais il était là, à ma droite, et il me fixait. J'étais mal à l'aise. Difficile de retenir un sourire entendu et poli. Il prenait l'air de celui qui désire coûte que coûte entamer la conversation.

À bout de patience, il quitta sa table, se planta devant moi puis se présenta: «Je suis celui qui sait. Je gagne tous les concours à la télévision. J'ai la réputation de tout connaître. J'ai un savoir encyclopédique. Je peux m'asseoir à votre table? Je sais que vous allez dire oui.»

Comment refuser? Cela aurait été le contredire dans son essence. Quel personnage inespéré que cet homme qui sait. Avec lui, plus d'inquiétude. Plus besoin de prouver quoi que ce soit à qui que ce soit, il suffisait de demander et on obtenait réponse à toutes les questions. Le connu et le soluble garantissaient le calme et la sérénité.

— Oui, bien sûr, assoyez-vous, puisque vous saviez que j'allais dire oui.

Il me parla de littérature, du *Sein gauche* de Rhéal Nadeau, du *Silence inutile* de Lambert Schlechter et de sa femme retrouvée.

Tous ces noms que je ne connaissais pas. J'étais étonné. Quelle érudition! Chaque fois, il me donnait la date de naissance de celle ou de celui qu'il nommait. Mais pourquoi rien sur Jean-Charles Harvey?

Et des pensées malsaines m'envahirent: «Pourquoi n'est-ce pas moi qui sais tout? Il me semble que je me sentirais mieux et que les jours seraient plus faciles à passer.» Je l'enviais. Vraiment. Ce n'est pas une personne que j'aurais enviée à la télévision ou dans un livre, mais là, en chair et en os devant moi, c'était autre chose. Si seulement j'étais venu au monde avec sa mémoire, son savoir naturel...

Un peu soupçonneux, je me demandai comment il pouvait avoir le temps de parler à de purs étrangers comme moi dans un casse-croûte aussi ordinaire et populaire que Pik-Nik.

Mes inquiétudes ne l'affectèrent pas une seconde. Il pavanait. Je vis comme il adorait étaler son savoir une fois qu'on l'avait reconnu. C'était plus qu'un cours de littérature qu'il me donnait, c'était tous les livres de la faculté de lettres de l'université. Et, brillant comme il l'était, il parvenait à débiter sa culture en fonction de l'intérêt qu'il suscitait et qu'il décodait dans mon regard. C'était moi qui orientais sa science comme s'il m'avait confié le volant. C'était la première fois que je conduisais la formule 1 de la connaissance; je sentais le vent de l'érudition farfouiller dans mes cheveux.

Et, tout à coup, il me parla du livre de Jean-Charles Harvey, de sa dernière nouvelle posthume,

«L'homme qui sait», il me raconta que Harvey l'avait écrite dans son lit, couché, qu'elle était son testament littéraire, un hommage au lecteur, et qu'elle resterait toujours inachevée.

Je sursautai, me ressaisis, rougis. J'étais devenu sans le vouloir le cobaye de Jean-Charles Harvey. J'étais celui qui permettait à son œuvre de se perpétuer. Alors que je me cherchais une identité, une certaine manière de vivre moins accablante. Je ne supportais pas d'être le jouet de qui que ce soit, même pas de Harvey, malgré son grand talent d'écrivain et de prophète.

Je me levai, décidé à m'éloigner sans explication. Il me retint d'une poigne ferme. Je résistai et il ajouta, pour qu'il n'y ait aucun malentendu entre nous: «Je suis Jean-Charles Harvey. Si tu ne m'as pas reconnu, c'est parce que tu n'as pas ma photo sous les yeux.» Je lui tournai le dos et partis. Pourquoi prêter la plus infime partie de moi-même pour lui procurer un peu de survie? Je tenais trop à mon intégrité et à mon autonomie.

* * *

Je fermai le livre et retournai chez moi avec une seule idée en tête. J'avais conservé *Les demi-civilisés*, et le livre affichait à l'endos la photo de l'auteur.

Non, ce n'était pas l'homme que j'avais vu. Celui du livre était plus âgé, plus grisonnant, plus grave, comme s'il avait été puni par une grande déception dans sa vie; celui que j'avais rencontré devait avoir trente ans, pas soixante, il souriait et avait plus une personnalité de vendeur à la recherche d'un client que celle d'un auteur aigri, déçu et incompris. Le seul point commun entre les deux, peut-être, je dis bien peut-être, était un petit côté grassouillet et dilaté.

Il ne me restait plus qu'à finaliser ce qui devait l'être. J'inscrivis «L'homme qui sait» à la table des matières. Je numérotai les pages contenant la nouvelle manuscrite.

En examinant le tout, je compris que, grâce à «L'homme qui sait», l'ensemble du livre prenait une unité qu'il n'avait jamais eue. «L'homme qui va...» amorçait le sujet: une démarche à l'infini au nom d'une passion dévorante. Là c'était la permanence du littéraire. «Tu vivras trois cents ans» ajoutait de manière explicite le saut dans le temps, le passage d'un siècle à l'autre, et «Le revenant» établissait le dialogue entre le personnage et l'auteur. Pourquoi pas un dialogue entre l'auteur et le lecteur? «L'homme qui sait» donnait une première conclusion, une première finalité où le lecteur, devenu auteur, continuait le texte. Les autres textes du livre étaient des œuvres de transition sans beaucoup d'importance. Le message était pour celui ou celle capable de lire entre les lignes.

Et là je vis ce que je croyais impossible. Par un jeu qui n'appartenait qu'à lui, inexplicable, le livre s'épaissit de quelques pages blanches, comme si un mécanisme interne d'auto-édition s'était déclenché. Mon ajout devenait autant une introduction qu'une conclusion, jusqu'à ce qu'une autre suite existe; le nouvel acheteur comprendrait vite qu'il avait entre les mains tout autant un produit fermé qu'un stimulant incitatif lui suggérant de poursuivre l'œuvre à travers le temps.

Je retournai à la Librairie Économique. Je remis à la caissière, qui me reconnut, *L'homme qui va...* Elle me remercia de ma promptitude. Tiens, pourquoi?

En revenant à mon appartement, je me dis que – peut-être – les personnes si minutieuses de la librairie allaient lire la nouvelle rajoutée. Elles comprendraient comme moi que rien n'est jamais inaltérable... J'avais l'impression que le livre connaîtrait un autre trois quarts de siècle.

Et par la suite, j'imaginai souvent les personnes qui l'achèteraient dans dix, vingt, trente ans, intriguées d'avoir entre les mains un volume qui se continue indéfiniment. J'aurais aimé lire toutes ces suites et qu'un jour, après un long périple, le livre retombe entre mes mains, une seconde fois. Pourquoi pas? Tout est peut-être toujours possible...?

L'homme qui va... est impérissable. Chacun voudra participer à l'édification d'un livre vivant, à un collectif dans le temps où la magie de l'écriture et de la lecture exerce un effet sûr, puissant et complémentaire.

Je me rappelai la tentative littéraire de mes dix-neuf ans et j'eus le sentiment d'avoir réussi en un jour ce que je n'avais su accomplir en deux ans. Mon plaisir de vivre était né d'une fiction liant intimement lecteur et auteur dans une seule et même inspiration.

Ma tendance au suicide me quitta ce jour-là ainsi qu'un reste de frustration de ne pas avoir gardé deux pages mille et une fois remises sur le métier.